



Chronique bibliographique sous la responsabilité de Daniel C. Bach, avec la collaboration de Michel Cahen, Dominique Darbon, René Lemarchand, Jean-Pierre Magnant, Michel Maubrey, Comi Toulabor, Laurent Vidal.

AUSTIN (Dennis) — **The Commonwealth and Britain.** — Londres, Royal Institute of International Affairs (Chatham House papers 41), 1988, 81 p.

Un bilan concis et clairement présenté des rapports que la Grande-Bretagne entretient avec le Commonwealth. L'auteur montre la dissolution progressive des éléments qui fondaient initialement la cohésion de ce club dont le nombre de membres est passé de 8 en 1945 à plus de 50. Une attention particulière est accordée à la question sud-africaine et au débat sous-jacent sur la transformation du secrétariat en un organe exécutif (qui emploie actuellement plus de 400 personnes). La Grande-Bretagne n'est guère favorable à une telle option alors que ses relations avec les États du Commonwealth tendent à décliner au profit de nouveaux cadres d'interaction liés à la construction européenne. [D.B.]

BELAYACHI (Nejmeddine) — **Style et identité du football africain. Conceptions de jeu, style de jeu, méthode.** — Paris, L'Harmattan, 1989, 152 p. Fig., Tabl., Annexes.

Entraîneur algérien de football de réputation continentale, N. Belayachi livre ici ses « recettes » et dégage un ensemble de conceptions, de style et de méthode de jeu qui caractériseraient le football africain. En réalité, ceux-ci ressortent de l'universel, alors que les « style et identité du football africain » ne sont pas vraiment abordés. Le sous-titre est donc plus significatif que le titre. Au fil des pages, on apprend que le football africain s'apparente au football brésilien, fait d'instinct, de souplesse et de vitesse, mais l'auteur n'en apporte aucune démonstration. En tant que manuel pédagogique, c'est toutefois un ouvrage intéressant. [C.M.T.]

BIGO (Didier) — **Pouvoir et obésité en Centrafrique.** — Paris, Karthala, 1988, 340 p.

A la différence de l'auteur de ce compte rendu, D. Bigo n'a pas eu

l'occasion de vivre longtemps en RCA. Il faut donc lui pardonner un nombre important d'erreurs de détails, d'inexactitudes qui, si elles ne remettent pas en cause la démonstration, n'en sont pas moins horripilantes. C'est le cas, en particulier, de la présentation de la société centrafricaine et, plus généralement, de toutes les données ethnographiques de l'ouvrage : l'histoire précoloniale et l'anthropologie sociale et culturelle ne sont, certes, pas des sciences exactes, mais ce sont quand même des domaines où des connaissances ont été acquises et que l'on ne peut plus pénétrer en dilettante pour trouver des justificatifs à une thèse qui n'en a pas besoin. Les fautes d'impression, erreurs et imprécisions agacent : Mongoumba est une ville qui est située successivement près de la Vakaga (orthographiée « Avakaba » p. 122) et au pays yakoma (orthographiée « Mougoumba », elle devient, p. 264, le village natal du général Kolingba qui, selon mes sources, est né à Mbarékangui), alors que la dernière fois que j'y suis passé, elle était sur la Lobaye, à plus de 600 km de là. La ville de Paoua est orthographiée « Péhoua », du nom d'un candidat malheureux aux élections présidentielles de 1981, candidat qui, d'ailleurs, est crédité (p. 257) de 100 000 voix de trop (pour un total d'environ 700 000 électeurs centrafricains). Abel Goumba n'est pas sur la photo n° 2...

Il reste que la science politique contemporaine est divisée entre deux courants qui, la plupart du temps, s'opposent radicalement : celui pour qui la science politique est la science de la prise et de la conservation du pouvoir et celui pour qui elle est un discours logique sur le pouvoir, construction intellectuelle abstraite. D. Bigo élabore un système d'interprétation de la société centrafricaine dont la correspondance avec la réalité est, finalement, secondaire. Ce système est logique, les rouages en sont bien huilés : il fonctionne. Ce système, bien qu'il soit séduisant, ne m'a pas convaincu. Les Centrafricains voyaient-ils (et voient-ils encore ?) dans Bokassa l'incarnation du héros maléfique de mythes banda, aujourd'hui à peu près disparus de la mémoire collective ?

Je n'en ai vraiment jamais eu l'impression et toute la construction échafaudée par l'auteur sur cette hypothèse semble bien fragile.

Par ailleurs, D. Bigo prétend qu'il n'y a pas d'État en RCA et y minimise l'intervention de la France et de ses services spéciaux. L'année 1979 montre pourtant que la révolte des écoliers et des lycéens s'est heurtée à une police et à une armée qui, si elles paraissaient peu crédibles à l'observateur jusque-là, ont montré ce qu'étaient les forces du maintien de l'ordre étatique... jusqu'à ce que *Big Brother* remplace Bokassa par Mansion après avoir vainement tenté d'imposer Dacko par la force des paras français. Ainsi, de la même façon qu'il n'y a pas de corruption sans corrupteur, il n'y a pas de Bokassa sans De Gaulle, Pompidou ou Giscard, ni de Kolingba sans Mitterrand. Si la France a bien eu, jusqu'en 1990, sa république bananière dans les « pays du champ », c'est bien en RCA. Lorsque les Centrafricains se réveilleront, Mansion aura-t-il assez d'hommes, d'armes et de munitions ? [J.P.M.]

CHRÉTIEN (Jean-Pierre), PRUNIER (Gérard) (dir.) — **Les ethnies ont une histoire.** — Paris, Karthala, 1989.

Les problèmes d'ethnogenèse se situent au carrefour de plusieurs disciplines, où se recourent et s'éclairent mutuellement les données de l'histoire, de l'anthropologie et de la science politique. C'est aussi, en un sens, la sémiologie et l'herméneutique qui sollicitent notre attention pour mieux cerner la dynamique de ce phénomène à facettes variables que constitue l'ethnicité. Non seulement nous sommes amenés à nous interroger sur la valeur de traditions orales parfois très équivoques et souvent contradictoires, mais aussi sur l'interprétation que nous donnent de ces traditions les sources de l'époque coloniale. En tant que sujet d'étude, l'ethnogenèse est au centre de ce que Foucault appelait l'articulation savoir-pouvoir ; à travers ses multiples manifestations

s'exprime un régime de vérité souvent teinté de préjugé et d'apriorisme.

Ce n'est pas le moindre mérite de cet important recueil que de mettre au jour ces multiples dimensions de la recherche sur le phénomène ethnique, d'en révéler à la fois la complexité et la fluidité. Produit d'une table ronde internationale organisée en 1986 sous les auspices du Centre de recherches africaines de l'université de Paris I, l'ouvrage offre un très large échantillon d'études de cas, allant, dans l'espace, de Madagascar au Mali, de la Côte d'Ivoire à la Guinée Bissau, de l'Angola à l'Afrique du Sud, et, dans le temps, de la longue durée (remontant jusqu'au XIII<sup>e</sup> siècle) à la conjoncture de la période post-indépendances.

L'organisation des matériaux s'articule : 1) « Sciences humaines et construction des ethnies » ; 2) « Les clivages ethniques dans la longue durée de l'histoire africaine » ; 3) « Manipulations et remodelages de l'époque coloniale » ; 4) « ethnicité et politique dans les États contemporains ». Sous ces deux dernières rubriques figurent les contributions les plus riches d'enseignements. Citons, pour mémoire, les judicieux commentaires de G. Prunier à propos des effets pervers de l'*Indirect Rule* sur les espaces ethniques de l'Ouganda ; le chapitre remarquable de J. Bureau sur l'Éthiopie, où l'auteur se livre à une vigoureuse critique des représentations coloniales et post-coloniales (et post-révolutionnaires !) de la carte ethnique du pays ; ou encore la fascinante démonstration de R. Pélissier sur la manière dont les Mozambicains se sont conquis eux-mêmes.

La partie qui traite de la dynamique de l'ethnicité pendant la période post-coloniale rassemble, elle aussi, une riche moisson. Parmi les communications qui ont particulièrement retenu notre attention, soit qu'elles comblient une lacune, soit qu'elles donnent un nouvel éclairage à des phénomènes déjà étudiés, citons en premier lieu l'excellent chapitre de G. Nicolas sur le Nigeria qui fait ressortir la distinction fondamentale — mais trop souvent négligée — entre l'ethnie en tant que phénomène culturel et l'ethnie comme champ de mobi-

lisation politique. Non moins original pour l'analyse des processus de mobilisation politique est l'éclairage que donne G. Clarence-Smith à l'émergence du sentiment ethnique en Angola, et la réponse (que nous laissons au lecteur le soin de découvrir) qu'il apporte à ce qu'il appelle « le paradoxe du MPLA » : « mouvement violemment anti-tribaliste, passionnément unitaire dans sa vision de l'avenir du pays... et pourtant réussissant mal dans tous ses efforts de recrutement au-delà de l'ethnie mbundu ». Notons enfin l'intéressante lecture historique que nous propose J.-P. Magnant du vécu de la réalité ethnique des populations sarà du Tchad, mettant l'accent sur le morcellement plutôt que sur la fallacieuse unité des composantes ethno-régionales.

Si l'ouvrage se distingue par l'ampleur du champ d'investigation, c'est en vain que le lecteur cherchera l'apport d'un solide travail de synthèse visant à la généralisation. Les quatre pages d'introduction surprennent par la superficialité du discours théorique, l'absence de toute rigueur conceptuelle, et certaines affirmations gratuites (« *tribe* fait toujours fortune en anglais ! »...). Ceci dit, la faiblesse du souffle théorique est largement compensée par l'extraordinaire richesse du paysage ethnique que nous dévoile l'ensemble des communications. [R.L.]

DARCH (Colin) — **Mozambique.** — Oxford, Clío Press, 1987, 361 p., Index, carte. World Bibliographical Series, vol. 78 (avec la collaboration de Calisto Pacheleke).

Ce travail est la première bibliographie critique digne de ce nom qui a été publiée depuis l'indépendance du Mozambique. Cela n'a rien d'étonnant pour qui connaît le professionnalisme de C. Darch qui fut, plusieurs années durant, le documentaliste du *Centro de Estudos Africanos* de l'université Mondlane de Maputo. Calisto Pacheleke fait partie quant à lui de cette première génération d'historiens archivistes mozambicains formés, de 1983 à 1985, dans le cadre de l'*Arquivo Histórico de*

*Moçambique*, institution internationale-ment reconnue pour sa compétence.

Les 735 entrées n'ont pas visé à l'exhaustivité — ce dont les auteurs nous avertissent d'emblée — mais à la couverture de tous les aspects de la vie mozambicaine.

Les auteurs ont surtout travaillé en prenant en compte ce qui était présent à Maputo même. Ils ont donc inclus des rapports d'experts consultants, des mémoires de maîtrise, des thèses (le plus souvent d'étrangers ayant vécu dans le pays) ainsi que divers documents ministériels. Chaque texte est suivi d'un commentaire qui est parfois un véritable petit article présentant le titre, le contexte de son élaboration, son auteur, et renvoyant souvent à d'autres ouvrages (répertoriés dans l'index mais sans compte rendu spécifique). Un index regroupe les auteurs, les sujets (mots-clefs) et les titres de publications (avec beaucoup d'oublis, ce qui est bien dommage).

Sur le fond, les auteurs n'ont à mon avis pas assez exploité leurs atouts : présents à Maputo, très bons connaisseurs des archives et des centres de documentation de la capitale, ils auraient pu aller nettement plus loin dans le recensement de la littérature grise : par exemple, la majeure partie des rapports de recherche du *Centre de Estudos Africanos*, ne sont pas indiqués (on renvoie à un court article de... M. Cahen, in *Politique africaine*, n° 5, 1982 — ce qui est gentil mais insuffisant !). Est-ce parce que certains de ces rapports sont « *restritos* » (diffusion restreinte) ? Mais ce qui était « restreint » entre 1975 et 1985 ne l'était plus en 1990 et il eût été utile de les signaler, à charge pour le chercheur d'obtenir l'autorisation de les consulter. L'ouvrage a été publié en 1987, mais le recueil systématique s'est arrêté fin 1984 : les fiches sur les publications de 1985 sont peu nombreuses et celles de 1986 très rares — cela aurait dû être précisé car des titres très importants de ces deux années ne sont pas inclus.

Que ces critiques ne doivent rien enlever au principal ! Cette bibliographie est un travail extrêmement sérieux que toute bibliothèque africaniste devrait posséder (malgré un prix découra-

geant...). L'ouvrage a une autre qualité, qui ne fut pas commune à tous les coopérateurs anglo-saxons venus soutenir la révolution mozambicaine : C. Darch a su écrire en termes scientifiques des critiques d'ouvrages dont il ne partageait pas le point de vue. [M.C.]

DU TOIT (B.M.) et ABDALLA (I.H.), (ed.) — **African Healing Strategies**. — New York, Trado-medic books, 1985, 179 p.

En reliant trois champs de réflexion (l'anthropologie, l'histoire et la médecine) sur les questions de santé en Afrique, cet ouvrage collectif issu d'une conférence tenue en mars 1984 à l'université de Floride recèle une richesse de thèmes et d'approches qui déborde largement du cadre restreint des « stratégies thérapeutiques » évoquées dans le titre. Si l'on excepte les trois dernières contributions qui s'inscrivent dans une optique précise de santé publique, l'essentiel des textes rassemblés ici met en lumière des représentations religieuses liées — de près ou de loin — à une activité thérapeutique. Cette référence à la religion nous éloigne parfois sensiblement des pratiques médicales au sens strict des populations étudiées. Ainsi, L. Brenner s'intéresse-t-il aux sciences ésotériques dans l'islam comme facteur de diffusion de la religion et n'évoque que de façon marginale leurs enjeux thérapeutiques.

Ceci étant, les contributions les plus originales sur le fonctionnement et les rapports qu'entretiennent les différents recours thérapeutiques demeurent celles qui prennent pour objet les pratiques médicales haoussas (Nord-Nigeria), dans un contexte musulman. Le politiste, notamment, trouvera des réflexions novatrices sur l'engagement politique dans le domaine de la santé des « *jihadistes* » de Sokoto, confrontés à des thérapeutiques « païennes » ou hétérodoxes dans le cadre de l'islam (Abdalla). Cette approche historique de la médecine islamique est prolongée par l'étude des activités thérapeutiques des *malamai* qui,

dans une optique hégémonique, combinent « médecine prophétique » et « médecine des plantes ».

A côté de ces thèmes de recherche guère évoqués dans la littérature historique et anthropologique sur les thérapeutiques « traditionnelles », il convient de mentionner des réflexions qui dépassent les dichotomies tradition/modernité ou religion/science relatives aux pratiques de santé et trop souvent posées comme préalable à toute recherche (par exemple, dans l'introduction, p. 3). Aussi bien au niveau des activités des thérapeutes (très ouverts aux apports extérieurs) qu'à celui des choix des malades, J. Janzen et C. Sargent évitent ces classifications hâtives et se penchent, pour l'un, sur les effets du développement socio-économique sur l'état de santé des populations et, pour l'autre, sur les pratiques liées à la grossesse au Bénin. Avec celle d'A. Spring sur les spécialités thérapeutiques féminines en Zambie, ces études mettent en évidence d'importants points de passage entre les recours médicaux (dits « traditionnels » ou « modernes ») ; ceux-ci ne traduisent toutefois pas un abandon des représentations de la maladie familiales ou lignagères, liées en particulier à la sorcellerie.

Les références aux politiques de santé des États africains, déjà évoquées dans un contexte historique et culturel bien précis (haoussa de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle), sont récurrentes dans les textes de conclusions des médecins et des chercheurs en biomédecine. Les propositions méthodologiques — concernant les programmes de santé destinés à l'Afrique (Reuman-Reuman) — ou pratiques — dans le cas des maladies infantiles (Small-Small) — suscitent nombre d'interrogations sur l'aide internationale et la politique de l'OMS des « soins de santé primaires », abordés de façon cependant moins concrète que dans les travaux d'A. Desteche, B. Dujardin et J. Dumoulin.

Nous disposons là, en somme, d'un travail original par certains de ses axes de réflexion, même si le projet d'ensemble reste difficile à cerner, car il évolue entre les préoccupations, ici très lointaines, des historiens des pratiques thérapeutiques, et celles des médecins

spécialisés (pédiatres, immunologistes). [L.V.]

LANDAU (Alice) — **Les négociations économiques internationales : stratégies et pouvoir.** — Bruxelles, Bruylant, 1990, 181 p.

Alors que l'analyse des comportements dans les relations économiques internationales tend à être effectuée à travers le dépouillement des votes au sein des organisations interétatiques, les enquêtes dont est tiré cet ouvrage mettent l'accent sur les représentations d'acteurs. Des enquêtes ont été réalisées auprès de 385 hauts fonctionnaires et diplomates en poste à Genève, Washington, New York et Paris, en 1976 puis en 1986, sur les thèmes du nouvel ordre économique international, de la crise des Nations unies et l'attitude envers les multinationales. Le traitement de la Convention de Lomé est particulièrement intéressant car l'auteur a mêlé le quantitatif au qualitatif, sa connaissance du sujet à l'analyse des perceptions, pour rendre compte des désillusions engendrées par cet accord considéré à sa création « comme le modèle de coopération entre Nord et Sud et un test pour les demandes des Pays en voie de développement dans le cadre du NOEI ». Il est toutefois clair que les perceptions enregistrées ont leurs limites. Faut-il en être surpris, au sein du groupe des pays du Pacte de Varsovie, 72 % des interviewés estiment que « le système socialiste remplacera éventuellement le système capitaliste » : *Homo ante perestroïka tristum est.* [D.B.]

LINIGER-GOUMAZ (Max) — **Comment on s'empare d'un pays, I : La Guinée équatoriale.** — Genève, Les éditions du Temps, 1989, 369 p.

Si la Guinée équatoriale demeure méconnue, ce n'est certes pas faute d'efforts de la part de M.L.G. qui pré-

sente ici un ensemble de textes partiellement publiés antérieurement. Le thème est celui de la Guinée équatoriale, objet de son histoire, victime de la conquête espagnole, puis d'une accession à l'indépendance confisquée par la famille Nguema et, sur le plan international, du jeu des puissances étrangères. A l'influence des pays de l'Est a succédé, depuis 1979, celle de l'Occident et tout particulièrement de la France qui, à partir de 1983, s'est emparée « des secteurs de décision de l'ancienne colonie espagnole ». Pour soutenir ses thèses, l'auteur allie une érudition certaine à des réflexions paraphilosophiques assaisonnées d'un appareil de références jamais pris en défaut. En s'appuyant sur le relevé des données météorologiques de la capitale (p. 352), M.L-G. parvient à la conclusion que, en Guinée équatoriale, « les coups et tentatives de coups [d'État] de mars à mai sont probablement le résultat partiel de conditions météorologiques difficiles : basse pression, forte température... ».

Diverses inexactitudes et jugements à l'emporte-pièce entament la portée de nombre des analyses sur la période contemporaine : Pretoria a, certes, songé à implanter une station d'écoute sur l'île de Bioko, mais y a finalement renoncé ; l'évocation des relations franco-africaines à travers les bons vieux schémas dépendantistes fait quelque peu sourire lorsque la perte d'influence de l'Espagne semble fonder une telle appréciation. Pour ce qui est de la Zone franc, dont la Guinée équatoriale est membre depuis 1985, on regrette que l'ouvrage de O. Vallée, pourtant cité, n'ait pas été utilisé : ceci aurait permis à M.L-G. de dépasser une présentation superficielle et datée de la Zone.

Ceci étant dit, l'ouvrage comporte d'intéressantes et très utiles mises au point sur le non-respect des droits de l'Homme qui, contrairement à une idée reçue, continuent à être allègrement bafoués dans un pays dont un tiers de la population vit à l'étranger. [D.B.]

MACMILLAN (Hugh), MARKS (Shula) — **Africa and Empire : V.M. Macmillan, Historian and Social Critic.** — Aldershot, Temple Smith, 1989, 353 p.

Un colloque s'est tenu en 1985 à Londres, à l'occasion du centenaire de la naissance de William Macmillan, le grand historien libéral. Cet ouvrage en est le fruit ; il présente une analyse approfondie de ses idées et de son action. Né en 1885 en Ecosse, ayant grandi en Afrique du Sud, Macmillan devient spécialiste de la question agraire. Il appartient à une tradition souvent associée à la province du Cap, jugée plus éclairée sur les questions raciales que le Transvaal ; Colin Bundy le saluera d'ailleurs à cet effet dans son important ouvrage paru en 1979, *The Rise and Fall of the South African Peasantry*.

Les différentes contributions éclairent des aspects peu connus de la pensée de Macmillan. Libéral, il n'en fut pas moins sensible au socialisme « pratique », pour lequel l'étude « scientifique » de la société et des « classes laborieuses » devait permettre, en tenant compte des limites imposées par la nature humaine, de résoudre la question sociale. Or, comme le montre Jeremy Krikler dans son essai sur Macmillan et la classe ouvrière, c'est l'attitude que l'historien prendra non seulement à l'égard des Noirs, paysans ou ouvriers, mais aussi des mineurs Blancs qui prirent les armes en 1922. Son apport à l'histoire agraire de l'Afrique du Sud est présenté de manière exhaustive par W. Beinard.

La nature à la fois libérale et ambiguë de ses propos est bien montrée dans deux articles. Dans le premier, l'auteur souligne que Macmillan a dénoncé l'ineptie que constituait la ségrégation, politique totalement irréaliste au XX<sup>e</sup> siècle, à une époque où sociétés noire et blanche étaient trop imbriquées l'une dans l'autre pour pouvoir être séparées. Dans le second, sur Macmillan et la ségrégation raciale, on peut noter les flottements de l'historien sur le sujet, peut-être pour mieux faire passer son message sur le fond.

La simplicité des points de vue exprimés dans cet ouvrage, qui correspond au caractère complexe du sujet, aurait pu le rendre touffu. Il n'en est rien : l'introduction permet en effet de disposer de ce danger. Une chronologie et une liste de ses principaux écrits, fort utile s'agissant d'un auteur prolifique, viennent conclure cette étude. [M.M.]

NGINDU MUSHETE (A.) — **Les thèmes majeurs de la théologie africaine.** — Paris, L'Harmattan, 1989, 154 p. Bibliogr. (coll. Médiations religieuses).

Cet énième ouvrage sur la théologie africaine se propose modestement d'inventorier en trois chapitres ses thèmes centraux, de faire son historique, de dégager les différents courants qui la parcourent et de rapporter les critiques qui lui sont adressées. Un ouvrage utile pour le non-initié, mais qui n'apporte aucune « pierre d'attente » nouvelle à cette théologie molle qui apparaît de plus en plus comme une spéculation intellectuelle à bout de souffle parce qu'elle refuse de se traduire en actes. Il est regrettable que l'auteur n'ait pas cru bon de nous expliquer pourquoi cette théologie africaine continue à tourner en rond depuis 1956, soit depuis trente-trois ans, l'âge du Christ donc ! [C.M.T.]

QUESNEL (A.), VIMARD (P.) — **Dynamique de population en économie de plantation. Le plateau de Dayes au sud-ouest du Togo.** — Paris, ORSTOM, 1988, 460 p.

Cette étude est le résultat d'une enquête renouvelée menée en 1970 et 1976 sur le plateau de Dayes dans le sud-ouest du Togo. La dynamique démographique en économie de plantation, c'est-à-dire en économie déterminée par les cultures de rente (ici café et cacao) est appréhendée comme reproduction et circulation de la force de tra-

vail à travers des paramètres tels que la nuptialité, la fécondité, la mortalité infantile, les flux migratoires des autochtones et des allochtones, etc. Si ces flux demeurent stables, les mutations sociologiques générées par l'économie de plantation sont importantes : déliquescence du cadre traditionnel, instabilité matrimoniale, recul sensible de la polygamie, diminution très forte de la fécondité ainsi que de la mortalité infantile. Les mobilités migratoires imposées par ce type d'économie sont restituées dans leur dynamique propre. Pour Quesnel et Vimard, il naît sur le plateau de Dayes de nouvelles formes de rapports sociaux de production caractérisées par l'émergence de cellules nucléaires de reproduction qui forment les unités autonomes de production caractérisées par des rôles individuels nouveaux. Cette étude, la première du genre sur le Togo, est fort utile d'autant qu'elle s'inscrit dans une perspective qui se veut de « démographie anthropologique ». Cependant, malgré les mérites indéniables de nos auteurs, ils pèchent de trop à considérer le plateau de Dayes comme un isolat sociologique, comme un « système » fonctionnant en vase clos : ceci les empêche de voir que les nouvelles formes de rapports sociaux en gestation ne sont pas spécifiques au seul plateau de Dayes. Par ailleurs, on trouve curieux que dans cette économie de plantation, primordiale pour l'économie nationale, où les interventions étatiques sont nombreuses, il n'y ait pas un seul mot (je dis bien mot et non phrase !) sur l'État togolais : une véritable prouesse ! [C.M.T.]

RUELLAND (Suzanne) — **Dictionnaire tupuri-français-anglais (région de Mindaoré. Tchad).** — Paris, SELAF, 1988, 343 p. (Langues et Cultures africaines, 10).

Avec plus de 250 000 locuteurs, la langue tupuri est l'une des premières langues vernaculaires de la région Tchad-Cameroun. S. Ruelland, la « Madame de Mindaoré », nous livre un

dictionnaire tupuri-français-anglais de plus de 350 entrées. Tous les chercheurs attendent avec impatience de disposer de ce genre d'ouvrage quand ils se rendent sur leur terrain ; or, sur la centaine de langues parlées au Tchad, on ne dispose que de trois ou quatre dictionnaires et de quelques lexiques (d'ailleurs difficiles à se procurer). On ne peut donc que remercier S. Ruelland pour l'excellent instrument de travail qu'elle nous donne grâce à sa bonne connaissance de la langue et de la civilisation des Tupuri. Une bonne initiative de l'auteur : parmi les planches ethnographiques qui concluent le livre, deux pages sont consacrées au langage par gestes et par signes ; quand on sait les quiproquos qui peuvent naître, tel geste n'ayant pas la même signification sous tous les ciex, on regrette que S. Ruelland n'ait pas développé cette idée. [J.P.M.]

**« La Révolution française et les colonies ». — Revue française d'histoire d'outre-mer, LXXVI (282-283), 1989.**

Avec ce numéro, la *Société française d'histoire d'outre-mer* a voulu s'associer à la commémoration de la Révolution française ; ce faisant, elle comble une lacune car, *La Révolution française et la fin des colonies* d'Y. Bénot mise à part, les colonies n'ont pas reçu l'attention qui leur était due en l'année de bicentenaire. Rien mieux que le sort des peuples colonisés ne montre les limites d'un discours unanimiste et volontiers pontifiant sur la portée universelle d'une Révolution fidèle à ses principes jusqu'en 1792, sombrant ensuite dans les délires de la Terreur.

Dans sa contribution, J. Tarrade examine les raisons pour lesquelles l'esclavage colonial n'a été aboli qu'en février 1794, plus de quatre ans après la Déclaration des droits de l'Homme et du Citoyen. Cependant, au contraire de Bénot, loin d'accuser les membres de la Constituante de duplicité, il note que le conflit entre Montagne et Gironde, centré sur l'hexagone, n'était pas propice

à la discussion des problèmes coloniaux. Ce ne fut qu'après la chute de la Gironde, dont le projet fédéraliste avait été bien accueilli par les négociants-armateurs de Bordeaux et de Nantes, que les idées abolitionnistes l'emportèrent.

L'esclavage et la traite seront bien sûr rétablis en 1802 par Bonaparte, soucieux de la bonne santé de l'économie de plantation. E. Saugéra présente sa recherche en cours sur la traite négrière sous le Consulat et l'Empire, travail qui viendra combler le vide laissé entre le répertoire des expéditions négrières françaises au XVIII<sup>e</sup> siècle de J. Mettas et celui établi par S. Daget pour le XIX<sup>e</sup> siècle. A noter également l'article fort bien étayé de D. Geggus qui traite de l'influence des révolutions française et haïtienne sur la résistance des esclaves aux Amériques. Il vient réviser la thèse d'E. Genovese dans *From Rebellion to Revolution* : s'il y a bien eu influence, elle s'est plutôt exercée sur les gens de couleur libres qui se sont souvent retrouvés à la tête des mouvements de révolte. De son côté, Cl. Vanquet montre que la période révolutionnaire, en donnant à la population de l'île conscience de son éloignement de la métropole, a permis la naissance de l'identité réunionnaise. Une influence en creux, pour ainsi dire, puisqu'elle conduira l'île Bourbon à exalter sa différence et à refuser de céder à la vague abolitionniste.

Sous prétexte que Saint-Domingue n'a pas joué un rôle aussi central que d'aucuns ont voulu l'affirmer, les événements qui s'y sont déroulés ne font l'objet d'aucune étude. Le lecteur aurait pourtant apprécié une réfutation en bonne et due forme de la thèse avancée par Y. Bénot à propos de l'esclavage. Une note de lecture relevant les erreurs, regrettables mais non fatales, entachant un index ne peut en tenir lieu. Un débat sur ce thème aurait pu conférer à ce numéro l'unité qui lui manque. [M.M.]



SANTOS (Alberto) **Afrique du Sud. Une stratégie dans l'impasse.** — Paris, EHESS/Groupe de sociologie de la Défense/CIRPES, 1989, 132 p (Cahiers d'études stratégiques n° 13).

Bien que cette étude stratégique n'apprenne pas grand-chose sur la politique de l'Afrique du Sud envers le Mozambique, il faut savoir qu'elle est issue d'une demande d'Aquino de Bragança, le regretté directeur du *Centro de Estudos Africanos* de Maputo qui souhaitait développer les études sur l'apartheid.

Bien qu'il s'en défende dans les premières pages, l'auteur sousestime fortement les possibilités d'adaptation du système : il ne prévoit absolument pas le tournant actuel — le livre, publié en 1989, semble avoir été écrit en 1987 — et apparaît donc vieilli dès sa publication. Sa faiblesse est une confusion de deux niveaux d'analyse : celui de l'apartheid et celui du capitalisme sud-africain. Or, si l'apartheid ne peut tolérer certaines choses, le capitalisme, anglophone aussi bien qu'afrikaner, peut accepter beaucoup, à l'intérieur comme à l'extérieur.

L'auteur n'aborde guère la question de la survie de la nation afrikaner dans une Afrique du Sud post-apartheid — problème qui soude pourtant de façon essentielle les Blancs afrikanophones. En revanche, plusieurs pages sont consa-

crées à la question de savoir si l'Afrique du Sud dispose ou non de la bombe atomique (mais sans sources d'information spécifiques, si bien qu'il s'agit d'un pur raisonnement), et si tel est le cas, à quoi cela pourrait lui servir...

Sur le plan de la stratégie régionale, on aurait aimé une analyse plus poussée des interventions au Mozambique et en Angola, de leur avenir (tel qu'on pouvait le discuter en 1987), des problèmes qu'elles posaient aux relations entre pouvoirs civil et militaire. La dichotomie observable de 1975 à 1980 entre la politique d'agression contre l'Angola et de détente envers le Mozambique est complètement passée sous silence, de même que le soutien sud-africain aux accords de Lancaster House sur le Zimbabwe. A propos du Mozambique, l'auteur entérine l'analyse (il est vrai courante) selon laquelle les accords de Nkomati (16 mars 1984) entre Maputo et Pretoria auraient été simplement dus à la pression militaire du second. Le rôle fondamental de la crise économique mozambicaine, notamment due à la politique du FRELIMO, et la tendance à l'aggravation de la dépendance du Mozambique envers la RAS depuis 1961 ne sont pas abordés.

Le livre sera beaucoup plus utile pour son analyse des structures militaires, de l'industrie d'armement et de l'appareil de sécurité sud-africaine. [M.C.]

### CARTES HISTORIQUES DE L'AFRIQUE MANDING (Fin du XIX<sup>e</sup> siècle)

La thèse d'Yves Person, *Samori, une révolution dyula*, dont la publication a commencé en 1968, est une œuvre monumentale pour l'histoire de l'Afrique. Son retentissement fut considérable chez les historiens et dans les milieux africains, à la fois par la qualité du travail accompli et par l'étendue des recherches menées et des zones géographiques couvertes.

Afin de compléter la publication de *Samori*, Yves Person avait préparé l'édition de 45 cartes illustrant l'histoire de Samori et de la colonisation française de l'Afrique de l'Ouest. Elles sont aujourd'hui disponibles dans une édition réalisée en 1990 par le Centre de recherches africaines de Paris.

Coffret 37 × 38 cm — 350 F

**Diffusion KARTHALA, 23, bd Arago, 75013 PARIS**